

ETUDE SUR CHATEAUBRIAND

Nous empruntons à la Revue de l'Atlantique Louisiane l'Etude sur Chateaubriand par M. De La G. Le Boef. Etude couronnée cette année par l'Académie.

A la naissance d'un prince du sang ou d'un fils de roi, tout un peuple est dans l'attente, en ses yeux se reflète le rayon d'or, les cloches sonnent, tout démontre un qui-vive, une émotion profonde, et le petit être dans son maillet royal a déjà atteint la renommée avant même que cette petite intelligence soit développée.

Sera-t-il plus tard un tyran, un despote même; devra-t-il l'oppression de ce peuple, abuser de son pouvoir et l'asservir de toutes manières, ce peuple qui, toutefois, se réjouit et se glorifie à sa naissance.

Tandis qu'un grand écrivain, un poète, un philosophe, un homme de génie, qui doit, par son influence, son exemple et ses actions, révolutionner l'ordre social, contrôler le monde physique, réorganiser les relations des hommes entre eux, refaire la carte du monde, n'occupe le plus souvent qu'un petit coin d'un registre d'une paroisse inconnue et pauvre.

Quelle étrange ironie du destin de l'homme. Celui qui doit faire le plus de bien à ses frères, découvrir un nouveau monde, civiliser un peuple, dont l'étoile naît au sein de la nature, franchir l'océan par l'éclair de l'électricité, cet homme arrive en ce monde sans marque de distinction, ignoré et inconnu.

Le XIXe siècle venait à peine de s'ouvrir avec les campagnes brillantes de Napoléon, que nous voyons ce grand génie militaire commencer son travail de réorganisation et de restauration. Il comprit que cette France épuisée, gémissant dans le chaos causé par les jours terribles de '93, avait besoin de repos.

Et pourtant son ambition, sa folie de gloire ne pouvait s'arrêter entièrement à cette œuvre, et c'est à un autre génie que nous devons un grand partie, les premiers fruits de ce repos, de ce calme si nécessaire à la nation. Un grand écrivain, par ses doctrines, sa parole sympathique et la poésie de sa philosophie comparative, devait accomplir ce que le soleil d'Austerlitz, le grand Napoléon, n'avait pu entièrement finir.

François-René, vicomte de Chateaubriand, né en 1768 à St-Malo en Bretagne; sur les bords de la mer, entre les falaises et les bruyères de la Bretagne, sa première enfance s'écoula, et dès son berceau sa première inspiration fut la poésie maritime, mêlée à l'étrange attraction qu'inspire toujours l'immanité de l'océan.

Après une bonne éducation, nous le voyons à Paris en 1787 comme lieutenant dans le régiment de Navarre. Il fut très bien accueilli, par l'influence de son frère aîné qui venait d'épouser la fille de M. de Melesherbes. Mais son esprit poétique, ambitieux et aventureux trouvait trop tranquille la vie de la vieille civilisation. Il compta le projet de franchir les mers et de chercher le passage du nord-ouest, à découvrir depuis, au nord de l'Alaska, par le célèbre Nœkensen. Il avait prévu, par ses déductions géographiques, l'existence de ce bras de mer libre.

Chateaubriand traversa l'océan en 1791, se rendit à Philadelphie, où il crut que son premier devoir était de présenter ses hommages au premier patriote du monde, l'architecte de la grande république américaine.

Il fut agréablement étonné de la simplicité du général Washington et conserva toute sa vie une vive admiration pour son caractère irréprochable.

Après cette visite il alla du côté des montagnes, et bientôt nous voyons notre jeune héros au milieu de ces forêts vierges, de ce monde sylvain, qu'il peignit plus tard. C'est là, sur le bord de l'Ohio, du Potomac, et du grand Meckacébe, dans d'immenses forêts, dans les savanes sauvages, qu'il cherchait l'idylle de son imagination.

Au sein des tribus indiennes, dans le wigwam du fier Algonquin, dans les pittoresques villages des braves Natchez, c'est là qu'il eut voulu vivre, rêver et étudier par ce contact intime, la nature et le caractère de ces enfants de bois, les comparer avec leurs mœurs simples, leur farouche grandeur, parfois si cruelle, avec l'autre race qu'il avait laissée en Europe, qui avait créé la place de la Révolution, les héros de Nantes, l'étrange conception du Dr Guillotin.

Au milieu de l'Eldorado du nouveau monde, entouré des beautés d'une création harmonieuse, il ne pouvait s'empêcher d'être attiré vers le Créateur de toutes choses, et de se sentir l'âme pénétrée de bonheur. De superbes chaînes de montagnes, des forêts magnifiques, peuplées de myriades d'oiseaux de tous genres et de toutes couleurs, des fleuves innombrables, ombragés des deux côtés, et portant à l'océan les débris des forêts de ces riches contrées, et au milieu de ce paradis nouveau, un peuple sauvage et étrange, enfant de la nature, qui vivait paisiblement sous l'œil de son grand Manitou.

Notre voyageur intrépide, pénétré par l'imposante magie d'un aut d'Amérique, par la majesté

et sympathique, et ce voyageur ajouta un coloris de détails et de connaissances actuelles à tout ce que sa plume devait créer à partir de ce moment. Malheureusement, à son retour en France, il publia dans une description du voyage en Espagne, un portrait de Nérón, dans lequel il ne se cacha pas de montrer la ressemblance avec l'empereur. A la suite de cette publication, ses revenus furent sérieusement affectés par les représailles du gouvernement sur la publication de son journal et de ses écrits. Appelé à l'Académie, il ne put prendre sa place, que nombre d'années après, refusant de faire l'éloge, dans son discours de réception, du régime qu'il remplaçait.

Exilé de Paris par son opiniâtreté et réduit à beaucoup de souffrances, il fut pourtant en 1814 le premier à prêcher le retour des Bourbons. Sa brochure alors «De Bonaparte et des Bourbons», fit grand bruit, et valut, dit-on, une armée aux princes légitimes. Ce fut alors qu'il commença sa longue et utile carrière politique, pendant laquelle, tout en étant parfois donné à des sophismes peu pratiques, et quelquefois conjurant des utopies impossibles, il fit un grand bien et plus que personne à l'our des princes, compris que tout était changé. Il fut l'intermédiaire entre les idées de l'ancien régime et les droits constitutionnels de l'homme; tout en étant monarchiste et légitimiste convaincu, il croyait aux droits donnés par la nature à chaque individu, d'être une partie intégrale du gouvernement, et il croyait aussi au pouvoir de chacun de décider et de déterminer la manière de conduire ce gouvernement. Ses discours et ses polémiques politiques sont marqués au sceau d'un haut patriotisme et d'une honnêteté irréprochable.

Nommé d'abord ambassadeur en Suède par Louis XVIII, il n'eut pas le temps d'entrer en fonctions avant les Cent Jours. Ministre du roi à Gand en 1815, il fut ambassadeur à Berlin, ensuite à Londres, puis ministre des affaires étrangères en 1822. Ambassadeur encore à Rome en 1824, il résigna ses fonctions sous le ministère Polignac et s'opposa autant qu'il le pouvait à l'accession du fils de Philippe-Egalité. Il ne rentra plus dans la vie politique après cela, et se livra tout entier à ses écrits et à ses études. Il mourut en 1848 au commencement d'une autre révolution et fut enseveli à St-Malo, près des bruyères et du bruit des vagues qu'il aimait tellement.

Chateaubriand était trop honnête, trop peu pratique, et d'un esprit trop élevé pour réussir dans la politique; ses théories, sa philosophie politique sentaient trop le rêveur d'un millénium social et moral.

Après cette courte esquisse de la vie de notre écrivain, j'aimerais à faire un aperçu rapide de ses ouvrages. La vie d'un écrivain, surtout d'un philosophe ou d'un grand penseur, est toujours si étroitement liée et reproduite dans ses écrits que la relation de l'une est le récit de l'autre. L'influence de ces événements et des circonstances qui entourent cet auteur au moment de son œuvre, se fait sentir tout jour dans ses écrits et ses productions littéraires, et c'est pour cela que j'ai tenu à parler de la vie de notre écrivain avant d'essayer une analyse de ses œuvres. Aussi reconnaissons-nous facilement la fougue et l'enthousiasme de ses jeunes années dans la poésie et la sympathie histoire des Indiens, son «Atala», ou dans son récit de «René» et sa brillante relation du voyage d'Amérique. Il avait puisé les matériaux de ses ouvrages rêvassés de fraîcheur et d'harmonie dans le lointain Occident, entre les Alleghany et les montagnes Rocheuses, sur les bords du Missouri et du Messachébi. Rappelé plus tard, par la voix d'un devoir chevaleresque, à partager le danger et les souffrances des émigrés, ses frères en exil, il dut beaucoup souffrir, blessé lui-même, et ensuite forcé de manger le pain du malheur à l'étranger. Tout naturellement nous le voyons chercher dans le sein de la religion une consolation et une sympathie qui lui étaient si nécessaires. Son «Génie du Christianisme», son plus grand ouvrage, fut le fruit de ces longues méditations, de ces jours de privations, où sa seule distraction, son seul repos d'esprit, était une communion intime avec les anciens, dans l'histoire du berceau du Christianisme. La seule objection que nous osons faire à cette grande œuvre est qu'il aurait dû lui donner le titre additionnel de «Poésie du Christianisme». Quand tous ses détracteurs du temps de l'empire seront oubliés, quand la renommée, rarement ingrate, aura couvert de son voile d'oubli la moitié des noms brillants de cette époque, elle conservera longtemps le nom de Chateaubriand, le Fénelon du XIXe siècle et le barde de la religion dans son «Génie du Christianisme».

Un long voyage en Orient et en Espagne nous valut aussi l'itinéraire, les «Martyrs» et le «Dernier des Abencerrages». En 1814 il débuta dans la vie politique par une brochure «De Bonaparte et des Bourbons», brochure courageuse et intéressante, qui valut une armée aux Bourbons. Il exprimait les vœux, dans cet écrit, d'un peuple resté de grandeurs, décimé par la gloire d'Austerlitz, comme par les «claves de Moscou et de Bérésina». Il fut le porte-voix d'un peuple qui voulait le repos et qui avait trop vu de sang. Ses nombreux ouvrages historiques et politiques, ainsi que ses discours, reproduisent fidèlement cette période de son

existence. «De la Monarchie selon la Charte», les Essais sur les révolutions anciennes et modernes; ses Nouvelles, son Histoire de France, son Histoire des Quatre Sturarts, ses Mélanges, sont tous de dignes efforts d'un esprit honnête et sympathique, écrits d'un style gracieux et entraînant, une épopée éloquentes au Temple de l'Histoire. Finalement, c'est dans ses Mémoires d'Outre-Tombe que nous aimons le plus à nous reposer l'esprit, et nous sommes heureux de reconnaître dans sa propre autobiographie, l'homme brave et loyal, qui quitta son Eldorado Américain pour s'offrir au glaive meurtrier de ses frères, l'homme qui ne craignit pas de condamner l'absolutisme d'un Empereur qui a permis la mort d'un Condé, l'homme enfin qui donna un si utile coup d'épée à la Restauration et au retour de l'ordre en France.

Il faudrait une mémoire, il faudrait une plume bien plus fidèle que la mienne, pour compléter l'analyse de toutes les œuvres de notre écrivain; il écrivait beaucoup et toujours avec la même style si ravissant, si coulant et si harmonieux. Mais ce n'est pas comme poète, pas comme historien, pas même comme le poète de la Religion que nous voulons nous souvenir de lui, mais toujours comme l'auteur de «Atala», comme le peintre si touchant de l'harmonie et du sentiment, qui nous mène jusqu'au milieu des bois, nous entoure d'un paysage ravissant et sauvage, et là nous présente à des êtres nouveaux, leur fait parler leur langage si mélodieux qui leur vient du cœur, et nous invite à toutes les splendeurs de cette Amérique primitive, reculée aujourd'hui jusqu'à l'océan Pacifique par le soc de la charrue, le coup de hache du bûcheron, le sifflet des machines à vapeur et la main destructrice de la civilisation moderne.

Permettez-moi, en concluant, de donner deux passages de sa charmante «Atala», d'abord une page au commencement de l'histoire du vieux Chactac, où il raconte l'histoire de ses premières promenades avec Atala, quand il est le prisonnier de son père et qu'elle lui offre sa liberté, qu'il refuse par ce qu'elle veut pas la quitter. Et l'autre passage est le triste récit de la dévotion des Indiens à Atala. «Vous savez mieux juger de la beauté de cette œuvre en lisant ces pages, que par tout ce que je pourrais en dire».

Dans ce moment même, les crocodiles, aux pieds du coucher du soleil, commencent à faire entendre leurs rugissements. Atala me dit: «Quittons ces lieux». Je trainai la fille de Sinagant au pied des coteaux qui formaient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme et superbe au désert. La cigogne criait sur son nid; les bois retentissaient du chant monotone des caillies, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons, et des hennissements des chevaux seminales.

«Notre promenade fut presque muette. Je marchais à côté d'Atala; elle tenait le bout de la corde, que je l'avais forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard nudit levé au ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpant, tout à tour tranquille; les vœux de Chactac et d'Atala doucement répétés par intervalle...»

«O première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune vous remettez encore le cœur du vieux Chactac».

«L'autre passage est ainsi: «Vers le soir nous transportâmes nos précieuses restes à une ouverture de la grotte qui lui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une peau de lièvre d'Europe filé par sa mère; c'était le seul bien qui lui restait de sa patrie, et depuis longtemps il se destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives des montagnes, ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient couverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... celle-là même que j'avais déposée sur le lit de la vierge pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire; dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient son cœur sur un crucifix d'ébène. Le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchancée par l'oubli de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Qui conque eût ignoré que cette jeune fille avait joint de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de La Vierge endormie.»

«La lune prête son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle s'épandit dans les bois ce grand secret de la mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. Le religieux disait d'elle: «J'ai passé comme une fleur, j'ai séché comme l'herbe des champs. Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'ambertume du cœur?»

«Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres; et l'on croyait entendre dans les bosquets de la mort le choeur lointain des déçus, qui répondait à la voix du solitaire.»

«Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle. Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cachèrent sous le rideau de l'éternité; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élevait du milieu d'une sombre argile; et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil...»

«Mon Dieu! que je suis malheureux! s'écria la grosse Mme Herminie en avalant une sixième gaufre. Je voudrais mourir!»

Et comme on souriait autour d'elle à ce que son mari dit d'inventable un tel souhait, pour mulé avec virulence après un copieux repas, la volumineuse femme reprit d'une façon lamentable: «Personne ne me comprend! Que je suis donc malheureux!»

Carrément assis dans un fauteuil bas, elle jeta sur la table un regard circulaire elle contempla avec abattement les assiettes à moitié vides, où gâteaux et fruits mûrs commençaient encore leurs pyramides entamées, puis relevant ses manches jusqu'au-dessus du coude, afin de rafraîchir et peut-être de montrer assez ses bras qu'elle avait encore beaux, Mme Herminie se tordit les mains. Elle sourit alors comme une personne inconsciente, et brusquement, les bras pendant de chaque côté du fauteuil, elle se jeta en arrière, la tête renversée contre le dossier, en soupirant à nouveau, cette fois, avec une expression de béatitude.

«Je voudrais mourir!», murmura-t-elle. Les trois filles de Mme Herminie, habillées depuis longtemps à ses assertions disproportionnées n'avaient d'yeux que pour leur cousin Jacques, lieutenant au 1er chasseurs d'Afrique, arrivé le matin même d'Algérie.

Elles le regardaient sans rien dire encore, un peu intimidées par sa moustache qui avait grandi, par son teint hâlé, par cette allure dégagée que donne aux jeunes corps le rude exercice de la vie militaire. Jacques et les trois autres convives jamaient de l'heure exquise. C'étaient Sandier, le sculpteur, Jayr et Lecerc, le poète et le critique, vieux amis du peintre Herminie, restés fidèles à sa veuve. On avait dîné dehors, sur la terrasse devant la maison. Chacun savourait cet instant de silence qui suit les bons repas, et c'était, après la dure journée de juillet où le soleil avait fait rage, comme se doit de le faire tout bon soleil de 14 juillet, une sensation délicieuse que de sentir tomber la fraîcheur du soir.

Une à une, dans le ciel pâle, les étoiles commencent à scintiller; à travers le crépuscule lumineux, les masses déjà noires des arbres se détachaient; puis, peu à peu, sans que personne s'aperçût de l'insensible transition, on ne vit plus le bouleau découper sur le transparent d'azur sa dentelle de feuilles immobiles. A pas de velours, la nuit était venue. Le craquement d'une allumette rompit le charme. Le visage éclairé par la brusque lumière, ravivée par sursauts aux premières bouffées qu'il tirait de sa cigarette, Jacques sourit à la plus jeune des filles de Mme Herminie, la jolie Louise. Ce n'était plus la gamine aux yeux d'eau claire qui chevauchait quatre ans auparavant sur son sabre de saint-cyrien, on se campait devant les glaciers, un poing sur la hanche, coiffée du shako aux plumes tricolores. Du petit clown défilé du garnement souple et gargonien, la jeune fille était devenue, comme la rose du bouton. Droite sur sa chaise, elle avait une vraie demoiseille; elle avait, avec ses cheveux ondulés en larges bandeaux d'or chatain, un petit air de femme qui, joint à l'éclat de son extrême jeunesse, lui donnait un charme inexprimable. Et Jacques le comprit subitement, en voyant à son sourire la petite cousine d'autant répondre avec ingénuité dans la même langue.

Des flambeaux allumés, qu'on apporte, firent diversion. Droites, sous les globes de verre, la flamme des bougies troua l'obscurité, déchantant d'une lumière brumeuse l'ombre rendue alentour plus dense. La conversation reprit: —Mourir, ma bonne madame Herminie! Et pourquoi? demanda Jacques avec une affectueuse ironie. Comme affectivement Mme Herminie n'avait rien à répondre, elle se contenta de hocher la tête d'un air entendu et résigné, en personne qui a sondé le vide et le fond des choses, qui a mesuré l'étendue de la misère humaine, mais qui,

pour le moment, dédaigne de s'expliquer. Elle accueillit d'une expression de mépris les éclats de rire de ses filles qui poussaient devant elle cette pantomime familière, répétée cependant d'un «Louis» irrité et sévère leur gaillard intempé, et promena enfin autour de la table un regard à demi complice et souriant. —Mourir! répéta Jacques songeur. —Comme si cela n'était rien! Vous n'y songez pas, madame Herminie! affirma Sandier en consultant le regard le critique Lecerc. Armé d'un cure-dent, celui-ci lutta obstinément contre un pépin de groseille malicieusement embusqué dans une de ses dents. Il obtint d'un clin d'œil: —Je parie, reprit Sandier, que notre beau Jacques lui-même, dont c'est pourtant la profession de massacrer les gens, y regarderait à deux fois avant de lancer son cheval à plein galop, s'il savait la Camarde au bout de la charge. —Ca, non, dit Jacques, il doit y avoir, les jours de oataille, une espèce d'ivresse qui s'empare de tous, jusqu'à la pire bête. La notion du danger s'abolit. On voit rouge, et chacun fouce devant soi, le cœur gonflé du vieux sang barbare. Ce que j'admire, c'est la réflexion, le sang qui reste froid, le calme qu'on garde en voyant venir la mort. Peux-tu capables de l'envisager alors sans frémir. —Dites personne, jeta Jayr. —Si, quelques-uns. Tenez, il y a huit jours, la veille de mon départ en permission, j'ai assisté à un spectacle que je n'oublierai de ma vie. Une parade d'exécution. Quatre Arabes, condamnés à être fusillés par meurtre, vol, je ne sais quoi. Toutes les troupes ont pris les armes. A cinq heures, au moment où le soleil se levait, nous étions formés sur le terrain de manœuvres. En face de nous, la longue ligne bleue des tirailleurs, immobiles, avec des éclairs de lumière zigzaguant sur l'acier des baïonnettes; en potence, le long de la route, l'alignement des diverses troupes, bataillon, train, administration; derrière nous, les chefs de peloton, rénes laches, accoudés sur leurs selles, l'ébourant et le piaffer des chevaux, la rumeur indistincte de nos chapeaux d'Afrique; et, formant le quatrième côté du carré, sur l'espace laissé vide près de la montagne, quatre sinistres poteaux dressés à intervalles égaux. —Cinq minutes interminables d'attente et d'angoisse: tous les yeux fixés sur la route. Un bruit de galop. Le fourgon arrive. Il pénètre sur le terrain au pas, un pas d'enterrement; quatre sections de douze hommes se détachent en même temps du front des tirailleurs. Les quatre condamnés descendant et vont d'eux-mêmes s'adosser aux poteaux. Je n'oublie jamais la démarche assurée de ces tantômes bruns, drapés avec majesté dans leurs burnous blancs. Ils étaient grands, plus grands que nous tous. La foi brillait dans leurs yeux extatiques. Ces gestes calmes au seuil de la mort, ce mépris et ce silence, c'était admirable. —Après? —Après? Un signal de sabre. Quatre détonations. Et nous avons dit devant les quatre poteaux, au pied desquels étaient accroupis des formes blanches et sanglantes. Pas fière, je vous jure de notre métier. —Bah! il n'y a pas de quoi se vanter, Jacques; il n'y a que de sottises, déclara Lecerc en brandissant enfin son crenard vainqueur.

Et regardant sans ajouter un mot les auditeurs indifférents, la petite Louise toute rougée, et le profond ciel où fourmillaient des millions d'étoiles, Jacques sentit alors obscurément qu'en effet tout lui était égal, sinon l'am enfantonne de son amie, honteant comme une fleur dans l'eau pure de ses yeux. —Paul et Victor MARGUERITE.

«New York, 27 mai.—Une dépêche spéciale de Washington, par New-Herald, dit: Si l'on en croit le département de la guerre, voici la substance du message qui a été communiqué aux envoyés d'Agualaido, pour traiter de la paix: «Si vous désirez revenir dans nos lignes militaires pour traiter de la paix, vous n'y serez reçu qu'à la condition que vous serez prêts à vous rendre, sans conditions; autrement, vous ne serez pas admis.» Si nos commissaires n'ont pas encore reçus d'instructions à cet égard, ils vont les recevoir.

La folle audace avec laquelle quelques chefs irresponsables d'une insurrection qui est morte, a été parfaitement comprise par les autorités à Washington. Il faut que les insurgés se soumettent. Le Président est maintenant de cette opinion, affirme-t-on. Il regrette de ne pouvoir partager l'opinion de M. Sherman, président de la commission, qui croit que les envoyés philippins ont renoncé en toute hâte pour accepter toutes nos conditions. M. Sherman avait déjà exprimé la même opinion, il y a plus de trois semaines. C'est alors même que le Président a commis la méprise de s'attendre à de réelles propositions de paix. Ce qui prouve que le chef de l'Etat a changé d'opinion à cet égard, c'est que l'envoi de nouvelles troupes aux Philippines. Les récentes négociations ont fait complètementiasco. Le 24me d'infanterie, Colorado, a été engagé pour le service des Philippines, sans compter les autres expéditions précédentes. On parle d'engager d'autres régiments pour les Philippines.

«Le «Trust» des coirs. Presse Associée. New York, 27 mai.—90 pour cent des fabricants de cuirs patentés et encaillés, qui se trouvent dans le commerce, ont donné leur adhésion à un projet de combinaison. Ils ont déjà reçu l'adhésion de 16 maisons. Tous les grands fabricants de Newark font partie de cette entreprise, dont le capital s'élèvera à \$25,000,000. Des comptables experts sont déjà à l'œuvre, pour vérifier les livres des maisons intéressées dans l'affaire. Ce «trust» est, paraît-il, une affaire montée au profit de Newark; 95 pour cent de tous les cuirs fabriqués par ce procédé, proviennent de cette ville.

Réglement de l'affaire de Bluefields. Presse Associée. New York, 27 mai.—On lit dans une dépêche de Washington: L'attitude ferme des Etats Unis dans l'affaire de Bluefields et l'affaire Pears force le Nicaragua et le Honduras à céder. Le ministre Merry a fait savoir au département d'Etat que le gouvernement du Nicaragua a relâché le général Torres de son commandement du département de Bluefields, et que les autorités du Nicaragua n'exigeront pas le paiement d'un double droit, des marchandises américaines. Le rappel du général Torres est le résultat des représentations du ministre Merry, qui se plaint des injustes traitements dont sont l'objet les marchands américains. Les ministres Merry et Hunter ont fait comprendre aux autorités du Honduras et du Nicaragua, que les Etats Unis sont fatigués de toutes les persécutions dont sont l'objet les Américains. Maintenant que tous les troubles relatifs à Bluefields sont apaisés, le Detroit va recevoir l'ordre de se rendre au nord, immédiatement après l'arrivée du Viren. Le Viren restera dans l'Amérique Centrale pour protéger les intérêts américains, jusqu'à ce que le département ait transformé un yacht pour l'envoyer dans ces parages et l'y remplacer.

Arrivée du transport Solace à San Francisco. Presse Associée. San Francisco, Californie, 27 mai.—Le transport américain Solace est arrivé aujourd'hui de Malacca et San Francisco, par voie de Honolulu, avec de nombreux soldats et marins dont le temps de service est expiré ou qui ont été réformés.

Accident de Chemin de Fer. Presse Associée. St-Louis, Missouri, 27 mai.—Dépêche spéciale de Dallas, Texas, au «Post Dispatch»: Les détails sur un train de voyageurs de la ligne de Peccos s'est brisé près de Canon City, la trombe d'eau avait miné la voie. Un serre-frein et un voyageur ont été tués. Tous les wagons ont été brisés.

Drame de famille. Presse Associée. Pittsburg, Kansas, 27 mai.—C. Weaver, un riche marchand de bestiaux d'Opelia, a été tué aujourd'hui par Charles Baker, un fermier prospère. Ce drame est la conséquence de troubles de famille.

Remise du message du maire de Cleveland au maire de New-York. Presse Associée. New York, 27 mai.—Le constructeur de l'automobile et son compagnon qui ont apporté un message du maire de Cleveland, M. Farley, au maire de New York, M. Van Wyck, se sont présentés ce matin à l'hôtel de ville pour s'acquitter de leur mission. Ils ont été bien reçus. Le maire a demandé des informations sur leur voyage, et ils ont répondu à toutes les questions. Ils ont respectueusement refusé.

Le véhicule sera renvoyé par le chemin de fer à Cleveland.

Binghampton, N. Y., 27 mai.—Des malheureux se sont introduits dans la dernière dans la maison de Jesse Wakeman, un riche fermier vivant près de Walton, et ont emporté \$2,000 d'argent et des valeurs estimées \$25,000.

DEPECHE

Télégraphiques.

Remise du message du maire de Cleveland au maire de New-York.

Accident de Chemin de Fer.

Drame de famille.